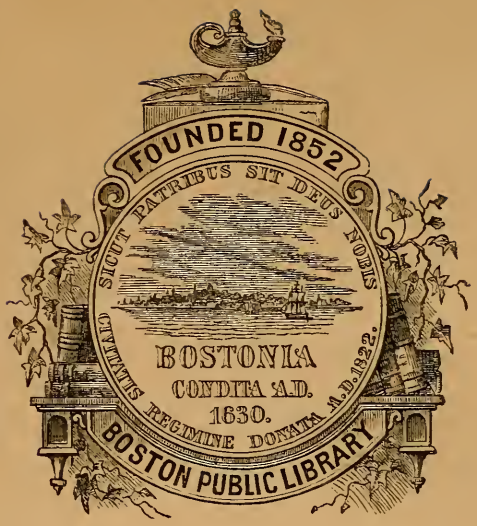
Accessions
159. 825

Shelf No.
XG 3656.23

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received 3 May, 1873.
Not to be taken from the Library.



304

PAMPHLETS.

French Revolution

1795

Barton Library

XG3656
.23

159.825
May. 1873

RAPPORT

DU CONSEIL DE SANTÉ,

Sur la fouille des terres des ci-devant Églises.

Imprimé par ordre du Comité de Salut public de la Convention nationale.

Le Directoire du District de Guéret, Département de la Creuze, ayant transmis au Comité de Salut public l'Arrêté qu'il a cru devoir prendre pour interrompre les fouilles faites dans la ci-devant église paroissiale de cette Commune, pour en extraire les terres salpêtrées qu'il regarde comme capables d'infecter l'air par leurs émanations cadavéreuses, le Comité a renvoyé cet Arrêté au Conseil de Santé, en le chargeant de lui présenter, à cet égard, des mesures générales de salubrité.

On ne sauroit assez applaudir à la sagesse des Administrateurs du District de Guéret, qui, pour préserver leurs concitoyens des funestes effets que pourroit entraîner une opération de cette nature, si elle étoit entreprise sans précautions, ont voulu connoître tout ce qui étoit capable de guider leur marche dans une pareille circonstance.

Il seroit difficile de se dissimuler et les dangers inséparables du remuement des terres imprégnées de méphitisme à un certain degré, et les besoins de réunir tous les secours de la chimie éclairée de l'expérience et de l'observation, pour neutraliser, enchaîner ou anéantir les émanations que répand ce principe *délétère*.

Le succès des moyens mis en usage lors des exhumations faites, il y a quelques années, à Dunkerque, ensuite à Paris dans le cimetière des Innocens, ne laisse aucun doute sur leur efficacité, lorsqu'ils sont employés avec méthode, et présente en même-tems un exemple frappant de ce que la société peut attendre des sciences, quand

elles sont dirigées vers des objets d'utilité publique.

Avant d'indiquer celles des mesures de salubrité qui ont un rapport plus direct avec l'objet sur lequel le Conseil de Santé est chargé d'éclairer les citoyens, il ne sera pas inutile de poser d'abord cette question : » Les temples si multipliés dans les pays où » la religion catholique étoit la dominante, » offrent-ils tous un sol où la nature trouve » les différens matériaux et les conditions » dont elle a besoin pour fabriquer le sal- » pêtre ? »

La plupart de ces édifices isolés, spacieux, élevés, toujours fermés ou du moins rarement ouverts, étoient constamment entretenus dans un certain degré de propreté ; on n'y rencontroit point, comme dans la demeure habituelle des hommes et des animaux, une foule de matières qui changent, à chaque instant, de nature et d'aspect. Ordinairement pavée de grandes dalles de pierre bien jointes entr'elles, la superficie du terrein ne sauroit être pénétrée par les

fluides aériformes de l'atmosphère, qui, en se réunissant à ceux que leur présentent les substances végétales et animales en décomposition, deviennent les vrais générateurs du salpêtre.

A l'égard des ci-devant églises où l'usage évidemment pernicieux d'y enterrer s'est maintenu jusques dans ces derniers tems, leur sol, sur différens points de l'édifice, est tellement mêlangé de débris de matières animales et végétales, qu'il en est comme saturé; peut-être auroit-il besoin d'être exposé un certain tems au contact de l'air libre, pour achever de se décomposer, pour perdre ce toucher gras et visqueux qui le caractérise, et acquérir l'état d'appropriation nécessaire pour se salpêtrer; en un mot, un pareil terrein ne doit-il pas être considéré plutôt comme la base des nitrières artificielles, que comme une véritable mine de salpêtre?

Quoi qu'il en soit de cette opinion qu'il est facile à la Commission des Poudres et Salpêtres de confirmer ou de détruire, en se faisant rendre compte des succès plus ou

moins marqués que ses Agens ont obtenus des fouilles pratiquées jusqu'ici dans les mêmes circonstances, il n'en est pas moins certain qu'on peut, sans courir aucun danger, fouiller le sol des églises où l'on ne faisoit que peu ou point d'inhumations, en supposant toutefois qu'elles soient salpêtrées de manière à en rendre l'exploitation avantageuse à la République.

Mais il en est tout autrement de celles qui ont servi, pendant des siècles, de cimetière commun. Le volume d'air qui s'y introduit ne pouvant contrebalancer l'effet des exhalaisons qui s'élèvent du fond des tombeaux, et dont un sol humide devient le conducteur, le moindre mouvement peut donner issue à des moffètes capables d'asphyxier ceux qui seroient exposés à leur terrible action, si l'on ne procédoit avec circonspection.

C'est donc spécialement à ces derniers édifices que le Conseil de Santé croit indispensable d'appliquer, pendant le cours des fouilles, les moyens qui vont être indiqués, pour mettre les ouvriers à l'abri des exha-

laisons putrides, et rassurer contre tout danger les habitans des différentes Communes qui auroient eu l'intention d'extraire des terres formant le sol des ci-devant églises, la totalité de salpêtre qu'elles peuvent contenir à leur superficie.

Précautions à employer dans les fouilles des ci-devant églises.

Lorsque les Citoyens d'une Commune ou les agens d'une Commission auront arrêté de fouiller les terres qui forment le sol d'une église, à dessein d'en extraire le salpêtre qu'elles peuvent renfermer, ils ne commenceront ce travail qu'après avoir pris les précautions suivantes.

Pour s'assurer si la terre qui forme le sol de ces édifices, est salpêtrée ou non, on levera avec circonspection, sur différens points, quelques pavés ou une dalle de moyenne grandeur, et l'on prendra une quantité de terre suffisante pour la soumettre aux différens moyens d'épreuves usités, et aujourdhui généralement connus dans la République.

Comme, de quelque nature que soit le sol sur lequel le pavé pose, il peut masquer une moffète qui souvent, pour s'exhaler, n'attend qu'une issue et un fluide pour en opérer la dissolution et même l'annihilation, on aura attention que le dépavement, dans les lieux suspectés, s'exécute avec précaution; c'est-à-dire, qu'au moment où un ouvrier ébranlera une dalle, un autre introduise, dans les joints et par dessous, du lait de chaux.

Il arrive souvent que la partie inférieure des murs est très-humide et méphitisée au point d'exhaler des vapeurs dangereuses; dans ce cas, on doit laver cette partie avec de l'eau de chaux. A cet effet, il sera deposé une certaine quantité de chaux vive dans un des angles de l'édifice, et l'on y placera deux grands baquets qui seront constamment remplis d'eau; l'usage en sera indiqué ci-après.

Si les essais préliminaires sont en faveur de l'exploitation, on établira dans toutes

les parties de l'édifice un grand courant d'air, en tenant ouvertes, jour et nuit, la grande porte et les petites collatérales; on ouvrira aussi quelques vitraux à gauche et à droite, et sur-tout dans le fond du chœur. On levera alors les pavés ou dalles dans toute l'étendue du sol; et pour ne pas gêner les travailleurs, on les portera hors de l'enceinte de l'église.

Le terrein ainsi à nu, pouvant recéler des vapeurs méphitiques que le pavé auroit retenues, il conviendra de répéter à plusieurs reprises le procédé de *Guitton*, en tenant l'édifice fermé pendant cette opération; ensuite on laissera tout ouvert l'espace de deux ou trois décades, pour expulser au dehors toutes les combinaisons aériformes qui auroient pu se former par l'intermède du gaz muriatique, donner un libre accès à la circulation de l'air, et laisser le tems au salpêtre rangé parmi les sels qu'on appelle *grimpans*, de gagner la surface, et de déméphitiser même le sol par cette opération naturelle.

Dans cet intervalle on profitera de la suspension des travaux pour recommencer les essais d'usage sur des portions de terre prises dans différentes places du sol, et déterminer avec précision quelle sera l'épaisseur de la couche de terre salpétrée qu'on pourra exploiter sans rencontrer de cadavres, et par conséquent sans danger pour les travailleurs.

On prendra aussi tous les renseignemens nécessaires pour s'assurer du nombre des morts qui, année commune, étoient enterrés dans la ci-devant église, ainsi que de l'époque où l'on a cessé d'y faire des inhumations; on s'informera auprès des fossoyeurs de la profondeur qu'ils donnoient ordinairement aux fosses, soit pour les adultes, soit pour les enfans, et dans quelles parties de l'édifice se faisoient le plus ordinairement les sépultures. A la vérité, ces indications ne pourront donner que des notions générales; car il n'est guères possible de déterminer précisément le tems nécessaire pour la décomposition des cadavres; leur conservation plus ou moins prolongée tenant, comme on sait,

aux circonstances dépendantes de l'âge, de la constitution et de la cause de la mort des sujets, ainsi que de la nature et de l'exposition du sol qui a reçu leurs dépouilles.

Toutes ces dispositions faites, et les trois décades expirées, on pourra commencer la fouille; et s'il a été convenu qu'on n'enleveroit qu'un ou deux pieds de terre, on donnera à tous les ouvriers un petit bâton long de 12 pouces, qui deviendra entre leurs mains une espèce de jauge qu'ils ne devront jamais outrepasser.

La terre, ameublie par l'action des pioches, sera successivement transportée à l'endroit destiné à en faire la lessive. Les ouvriers, rangés sur une même ligne, travailleront de front, et dans le cas où ils rencontreroient quelques débris de cadavres non consommés, ou quelque cercueil qui, à la profondeur d'un pied, ne pourroit être que celui d'un enfant, ils appelleront le chef de l'atelier, lequel, ayant pris connoissance du fait, aura soin de répandre largement du lait de chaux sur l'endroit qu'il fera re-

couvrir de deux pieds de terre. Cette élévation indiquera qu'il ne faut plus fouiller à cette place.

Si cependant l'on rencontroit la superficie d'un grand cercueil, il faudroit n'en approcher qu'avec la plus grande circonspection, dans l'incertitude si le cadavre est, ou non, détruit, et, dans tous les cas, mettre en expansion l'acide muriatique au milieu même des assistans, et remplir, autant qu'il sera possible, de lait de chaux la capacité du cercueil, ce qui se fera au moyen d'un trou de deux ou trois pouces de diamètre pratiqué à la partie supérieure. On recouvrira le tout de deux pieds de terre au moins, ainsi qu'il a déjà été dit.

Les Agens de la Commission des Salpêtres pourvoiront à ce que la terre prise journellement sur le sol que l'on exploite, soit remplacée par une égale quantité lavée et égouttée qu'on rapportera de l'atelier des lessivages. Les Autorités constituées inviteront les Physiciens et Chymistes, s'il en est dans leur Commune, à surveiller chaque jour

le travail des fouilles, et sur-tout à répéter eux-mêmes le procédé de *Guitton* et l'affusion du lait de chaux toutes les fois que se présentera l'occasion d'employer ces moyens destructeurs des miasmes putrides.

Du lait de Chaux.

On sait que la chaux a la propriété d'absorber et d'éteindre subitement les émanations méphitiques, au point que les cadavres qui, de leur tombe, infectoient au loin l'atmosphère environnante, en ont été retirés inodores après que cette tombe eut été inondée de lait de chaux. Elle a donc le double avantage d'accélérer la destruction des cadavres, et de l'opérer en déterminant une décomposition sourde et insensible sans émanation.

Mais, pour produire son effet, le lait de chaux exige une sorte de profusion : il faut donc en avoir beaucoup à sa disposition.

On le prépare de la manière suivante.

On commence par éteindre la chaux dans le moins d'eau possible ; on l'étend ensuite

dans la proportion de cinq sceaux d'eau sur un de chaux, et on laisse le mélange dans un des baquets avec un long bâton pour le remuer à mesure qu'on y puise.

La chaleur qui accompagne l'extinction de la chaux dans l'eau, la présente dans un état très-favorable à son action sur les matières animales, raison pour laquelle le lait de chaux, en pareille circonstance, doit, autant que faire se pourra, être employé tout récemment fait, et pendant qu'il conserve un dégré de chaleur supérieur à celui de l'atmosphère.

Procédé de Guitton.

On dispose un fourneau garni d'une petite chaudière de fer à demi remplie de cendres, sur laquelle on pose une capsule de verre, de grès, de faïance même, chargée de neuf onces de muriate de soude (sel marin) légèrement humectée avec une demi-once au plus d'eau commune.

Le feu étant allumé et la capsule échauffée, on verse sur le sel marin quatre onces d'a-

cide sulphurique (huile de vitriol du commerce). En un instant, l'acide sulphurique agit sur le sel marin dont l'acide se met en expansion.

On donnera plus d'utilité au procédé en l'appliquant toutes les fois qu'il sera reconnu que l'air d'un édifice est surchargé de miasmes putrides, et a besoin de cet excellent purificateur. On peut l'employer sur l'endroit où se fait la fouille, sans aucun danger pour la santé des assistans. Lorsque l'endroit qu'on aura à désinfecter sera peu spacieux, il suffira de faire le tiers du mêlange ci-dessus, et même moins, et de parcourir le lieu plus ou moins lentement, et dans tous les points, le réchaud à la main, au moment où le gaz se met en expansion; par cette opération on neutralisera les émanations putrides à mesure qu'elles se developperont.

Réflexions générales.

Comme dans tous les tems la prudence éclairée a voulu que les fosses d'inhumation eussent au moins une profondeur de quatre pieds, et que tout ce qui peut être salpêtré

descend rarement aussi bas, il s'ensuit que les fouilles nécessaires pour extraire ce que les terres contiennent de salpêtre, doivent toujours être bornées à deux pieds au plus au-dessous du niveau du sol, après avoir pris toutes les mesures capables d'en asurer le succès.

Ceux qui sont chargés de veiller à la sûreté publique et à la conservation des citoyens, ne doivent pas perdre de vue non plus, que c'est au printems, en automne et en hiver qu'il convient plus particulièrement de s'occuper des fouilles de ce genre ; car le méphitisme n'est jamais plus exalté que dans la saison chaude, et sur-tout aux heures du jour où la chaleur a le plus d'intensité.

Loin donc que les fouilles, faites avec les précautions indiquées dans ce Rapport, puissent donner lieu à des événemens fâcheux, elles concourront au contraire, en déméphitisant la surface du sol, à ne plus laisser dans la plupart de nos anciens temples, quelle qu'en soit la destination à venir, ces restes de foyers de corruption qui pourroient continuer d'agir d'une manière plus

ou moins vive sur les individus exposés à leurs émanations ; et à prouver, d'une manière incontestable, que, moyennant quelques soins et des précautions, les ouvriers chargés de ce travail pourront s'y livrer sans danger.

Puissent ces conseils, si faciles à être mis en pratique, rassurer les habitans des Communes, contre les craintes que les exhumations ont inspirées jusqu'à présent.

En indiquant les moyens de favoriser ces opérations, le Conseil de Santé a la consolante perspective de contribuer à désabuser le peuple d'un préjugé, et à soustraire de la somme des maux qui affligent l'humanité, la crainte souvent plus funeste que les maux réels.

Fait au Conseil de Santé, à Paris le 11 Germinal, troisième année de la République Française, une et indivisible.

Les Membres du Conseil de Santé, Bécu, Coste, Lepreux, Lorentz, Sabatier, Heurteloup, Saucerotte, Villar, Rufin, Bayen, Parmentier, Hego, Pelletier. Biron, Vergez, Secrétaires.

LA TOUR
DE BABEL
AU MONOMOTAPA,
APOLOGUE,
SUIVI D'UNE ADRESSE
A LA CONVENTION NATIONALE.

Si l'on croit la Mithologie,
Qui sous l'adroite allégorie
Cache souvent plus d'une vérité,
Le fait suivant peut être raconté.
Dans les tems reculés les animaux en guerre,
De flots de sang couvroient toute la terre :
De leurs tracas voici le point.
Les uns vouloient un roi, d'autres n'en vouloient point ;
Et se rappelant l'aventure
Des habitantes des marais,
Ils desiroient jouir librement des bienfaits
Qu'à tous également accorde la nature.
Dans ce chaos tout étoit renversé,
Palais, temples détruits, tout brisé, tout cassé :
A rien la guerre ne fait grace
De tous les monumens on eût cherché la trace,

24 avril 1795.

Si le carnage n'eut cessé.
C'étoit le fruit de l'ignorance ;
Qui favorise les pervers
Et fait gémir le pauvre dans les fers,
Tandis que la sotte impudence
Insolemment règne sur l'univers.
A ce sujet plusieurs congrès se tinrent :
Enfin, les animaux convinrent
Que par la seule instruction
On pouvoit arrêter la désolation.
A son tour chacun prit parole,
Puis après maint et maint débat,
Il fut conclut d'élever une école
Au beau milieu du Monomotapa.
Pour cela faire,
Un courrier extraordinaire
Fut envoyé dans les divers districts.
A cet avis,
Sur le champ dans la capitale,
Depuis le Mexique au Bengale
On vit venir des députés,
Remplis, dit-on, de connoissances,
Ou du moins de grand cœur portés,
A s'instruire dans les sciences.
On éleva de toutes parts
Des muséums pour cultiver les arts.
Les arts embellissent la vie :
Ils sont semblables à ces fleurs
Qu'on voit par leurs vives couleurs
Réjouir le coup-d'œil d'une verte prairie.
Ceux qui par l'esprit et les mœurs,
S'étoient acquis le plus de renommée,
A haute voix par l'assemblée,
Furent choisis pour professeurs.
Le castor fut chargé de la géométrie,
Le bœuf de l'art de cultiver les champs,
La fourmi de l'économie ;
Et chacun suivant son talent
Obtint un poste différent.
L'assemblée alloit à merveille,
Tout étoit recueilli dans d'excellens journaux ;
Chacun, excepté les badaux
Montroit une ardeur sans pareille ;
Et les arts fleurissoient au sein d'un doux repos,

Lorsque la noire jalousie
Avec ses sœurs la cabale et l'envie,
La superstition et l'aristocratie
Vinrent pour troubler leurs travaux.
Aliboron n'avoit point eu de place,
Il ne put supporter une telle disgrace :
Comment, s'écrioit-il, pénétré de douleur,
De tous les animaux, moi, le seul orateur,
Moi, qui parle avec tant de grace.
Qui sais dans mes discours mettre tant de chaleur;
On a pu m'oublier ! injustice cruelle !
Qui d'eux peut avec moi soutenir parallèle?
Monsieur le perroquet qui n'étoit pas content,
L'écoutoit attentivement,
De même que margot la pie,
Et son éminence le paon :
Ils avoient éprouvé la plus dure avanie.
Traités de sots et d'impudens,
Malgré leurs titres de noblesse,
Leur prélature, et leur richesse,
On les avoit chassé des rangs.
Ils méditent entre eux un projet de vengeance;
Puisqu'ils n'enseignoient pas, à quoi bon la science ?
Dans leur courroux à Jupiter,
En grande hâte, ils vont les dénoncer.
O toi, lui disent-ils, qui formes les orages,
Qui rassembles, dissous à ton gré les nuages,
Venges-nous des audacieux
Qui conspirent contre les Dieux;
Détruis leur infernale clique,
Et dénie ta protection
A ces savans, qui par l'instruction
Veulent fonder la république.
Jupin, qui lit au fond des cœurs.
Connut leur fourbe et leur malice.
Je saurai, leur dit-il, punir votre injustice;
Vous serez l'instrument de vos propres malheurs.
Orgueilleux paon, ta vaine enflure
Te causera du repentir;
Car lorsqu'un fat voudra s'enorgueillir,
On s'écriera qu'il a ta bouffissure.
Dorénavant avec le perroquet
Et la bavarde pie,
A cause de votre caquet,

Tous trois en fait d'esprit irez de compagnie.
Et toi maître baudet, infâme détracteur,
De ces journaux tu seras colporteur ;
A braire, Jupin te condamne ;
Et pour punir enfin les sots
De leurs impertinens propos,
Je veux que désormais ils portent le nom d'âne.

ADRESSE

DE PLUSIEURS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE, A LA CONVENTION,

Lue dans la Séance du 5 Floréal, an 3e. (24 avril 1795.)

L'instruction est le besoin de tous. La société doit favoriser de tout son pouvoir les progrès de la raison publique, et mettre l'instruction à la portée de tous les citoyens.

Art. 22 de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

CITOYENS REPRESENTANS,

Depuis cinq ans, la France occupée à renverser les ennemis nombreux qui s'opposoient à sa régénération, à foudroyer au dehors les rois coalisés, et éteindre au dedans les tisons de la discorde, avoit vu les sciences et les arts languir au milieu du fracas des armes. Naguère, des hommes couverts du masque, toujours dangereux, d'une trop grande popularité, et tourmentés par la soif de l'ambition, repoussoient tout système qui tendoit à fortifier, par des instructions salutaires, la liberté naissante : pour parvenir plus sûrement à leur but, ils avoient mis le crime à l'ordre du jour, et, marchant sur les cadavres de tous les hommes vertueux et éclairés, à travers des monumens renversés, des arts proscrits, de tous les principes de justice et d'équité méconnus, ils se hâtoient de saisir le pouvoir à la faveur des ténèbres épaisses, qu'amonceloient chaque jour sur notre patrie les proscriptions et l'ignorance : ils alloient triompher!...

mais tout à-coup le génie qui préside aux heureuses destinées de la république a signalé leurs trames liberticides : la terre a frémi de porter de tels monstres, et à votre voix le tombeau les a dévoré.

C'est au sein de ces tempêtes qui balloient le vaisseau de l'état, que vous, pilotes intrépides, vous avez jetté les ancres qui doivent le protéger à jamais contre la fureur des vents déchaînés. Animés d'un saint zèle, soutenus par l'énergie la plus constante vous vous êtes occupé nuit et jour de réactiver les sciences, et de donner à leur expansion la rapidité des rayons vivifiant de l'astre qui féconde la nature. Et dans le même instant que, d'une main, vous anéantissiez les factieux qui, jusques dans votre sein, osoient attaquer le faisseau auguste de la représentation nationale, de l'autre, aux yeux des peuples étonnés, vous avez élevé l'immortel édifice de l'instruction publique.

Incontinent, vous avez vu accourir de toutes les parties de la France une foule d'hommes investis de la confiance de leurs concitoyens, et empressés de se pénétrer, sous vos auspices et dans la conversation des savans à qui vous avez confié le soin de diriger les écoles normales, de ces vérités sublimes, de ces grands principes qui rendent l'homme à sa dignité primitive, burinent dans son cœur, en traits de feu, les sentimens de la fraternité, et lui apprennent à faire les plus grands sacrifices, lorsqu'il s'agit d'être utile à son pays.

Tous les amis de la liberté et des arts applaudissoient à cet établissement générateur ; tous se livroient aux plus douces espérances, lorsque la menace d'une destruction prochaine est venu répandre le découragement et flétrir leur ardeur.

Les muses mêmes, qui avoient quitté le parnasse et s'étoient rapprochées du jardin des plantes, pour encourager leurs élèves, s'en sont indignées, et bientôt, si vous ne vous hâtez de les rassurer, elles fuiront dans leur premier séjour.

Permettez-nous donc, citoyens représentans, de vous faire quelques observations dictées par le patriotisme et le desir sincère de voir triompher la cause de la république.

Ses ennemis, qui, divisés dans leur route, mais unis pour renverser la liberté, veulent les uns, l'a-

narchie, les autres le despotisme, n'ont eu, de tout tems qu'un seul guide, l'ignorance. Détruire, détruire, voilà quel a été et quel est encore leur mot de ralliement; et dans leur armée, c'est toujours la sottise qui a formé l'avant-garde. Ils savent bien que rien n'est si difficile que d'édifier, et qu'un instant de délire peut renverser l'ouvrage de plusieurs siècles.

Vous êtes tous convaincus de cette vérité, et vous dissoudriez cet établissement, au moment où le fanatisme relève sa tête hideuse, où des insinuations perfides, semblent paralyser l'esprit public, et détourner sur-tout du sens de la révolution les hommes crédules qui habitent les campagnes et qu'il est d'un si grand intérêt pour la république d'éclairer, en dissipant peu à peu leurs préjugés, en leur persuadant qu'ils ne peuvent être heureux qu'en obéissant avec confiance aux loix et à la représentation nationale; vous dissoudriez cet établissement après en avoir fait les frais, après avoir appelé de tous côtés des hommes qui ont fait le sacrifice de leurs intérêts particuliers, qui ont abandonné leur état pour se vouer à l'instruction; vous le dissoudriez!... à la veille d'en retirer le fruit?

S'il s'agissoit de le créer, l'objection pourroit être plus forte; mais une fois formé, s'il a des défauts, ne conviendroit-il pas mieux de l'utiliser en le perfectionnant, que de le détruire avant d'avoir élevé à sa place un autre édifice?

Déjà tous les nombreux ennemis de la liberté se réjouissent de la proposition qui vous a été faite de supprimer les écoles normales; et croyez-le bien, citoyens représentans, ils redoutent plus l'instruction vivifiée et répandue dans la France, que la force de nos armes. On oppose des canons à des canons, des soldats à des soldats, des villes à des villes, on n'oppose rien au torrent de l'instruction et de l'éloquence, au feu de l'amour de la liberté et de l'amour de la patrie. Philippe ne redoutoit-il pas plus Démosthènes, tonnant à la tribune aux harangues, que les armées réunies de la Grèce entière?

On a dit qu'il y avoit peu d'élèves instruits dans l'école normale, et qu'ils ne pouvoient remplir le but que vous vous étiez proposé; avez vous pu penser, dans ces circonstances, de rassembler quinze cents hommes consommés dans les sciences? certes, si vous eussiez compté qu'il

en existât un aussi grand nombre ; vous ne les eussiez sans doute pas convoqués pour s'instruire ; et les nommant respectivement dans leurs départemens, vous leur auriez assigné le poste qu'ils pouvoient occuper avec le plus de succès.

Et dans l'état actuel des choses, ce ne sera peut-être pas l'homme le plus perfectionné dans un art ou une science quelconque, qui sera le plus utile dans ses foyers ? Tandis que les uns, à l'aide d'une géométrie transcendante, calculent le mouvement des astres qui roulent au-dessus de nos têtes, tandis que les autres sondent la nature dans ses intimes profondeurs, et nous révèlent ses secrets, l'homme simple, ami des mœurs et de la prospérité de sa patrie, s'empressera de donner à ses concitoyens de bonnes leçons de morale ; tantôt il leur fera une interprétation républicaine de nos loix ; tantôt il leur récitera les actions héroïques qui ont immortalisé les grands hommes de l'antiquité et de l'âge moderne. Pourroit-on estimer, citoyens représentans, que ces soins fussent sans avantage ? C'est précisément à lui qu'il appartient de préparer ces terres qui n'ont encore reçu aucune culture : il aura vu la nécessité des sciences et de l'instruction, et de retour dans son district, il aura plus d'influence sur l'opinion de ses compatriotes ; il pourra mieux leur faire connoître en quoi consiste le véritable amour de la patrie. Oui, nous le répétons avec conviction, à l'instant où l'on réagite les consciences, pour tout perdre, il les rassurera ; et, défenseur zélé de la république, il sera le premier à déjouer les trames liberticides qu'ourdissent en secret les ennemis du peuple.

On a dit encore que le but de l'école normale étoit manqué. C'est faire insulte à ses savans professeurs, au comité d'instruction publique, à la convention elle-même qui les a chargé de répandre les connoissances avec profusion, et de porter les sciences et les arts au plus haut degré de perfectibilité ; et qu'y a-t-il de plus facile, quand on est instruit dans une partie, d'en extraire des élémens et de les mettre à portée de ceux qui abordent pour la première fois la carrière de l'étude !

D'ailleurs quel est l'élève qui, honoré du choix de ses concitoyens, n'ait, depuis qu'il est ici, tâché d'ac-

quérir ou de perfectionner les connoissances qu'il avoit déjà acquise. Quelle douleur n'éprouveroit-il pas d'être forcé de suspendre des études si précieuses ! Tels que ces athelettes qui volent dans le cirque et qui redoublent d'effort en appercevant le prix qui les attend au bout de leur course, nous nous hâtons de pénétrer dans le sanctuaire de l'instruction. Ne recueillerons-nous donc pas le fruit de nos peines? Une main ennemie viendra-t-elle de nouveau nous repousser loin de ce temple auguste et nous ensevelir, avec les arts, sous les décombres de l'ignorance?

Loin de nous cette triste pensée! Vous ne souffrirez pas, citoyens représentans, que la France nous offre, dans son étendue, le spectacle douloureux qui frappe le voyageur qui parcourt maintenant les ruines d'Athènes, de Tyr et de Palmire; vous ne souffrirez pas qu'il s'écrie, en déplorant le sort de sa malheureuse patrie : Est-ce donc là ce beau pays où fleurirent jadis les arts et la liberté !

Que le professeur d'histoire nous apprenne donc quels sont les moyens de l'étudier avec fruit, et au travers des erreurs et des mensonges que le despotisme n'a cessé d'accréditer, à saisir la vérité, qui est comme la rose enveloppée d'épines, qu'il nous montre la foiblesse et l'insouciance de ces tyrans qui édifioient le soir et renversoient le matin, et ne laissoient à leur mort que des débris et l'horreur de leur mémoire ; qu'il nous dévoile l'hypocrisie des Brames et des Derviches de tous les pays, monstres infatués d'orgueil et d'ignorance, et qui, dépositaires de quelques vérités, se sont arrogés le droit d'opprimer leurs semblables, et de commander à la terre.

Laissez-nous, à l'aide du flambeau de l'analyse, marcher d'un pas ferme et hardi dans les routes obscures de la métaphysique ; laissez-nous apprendre à remonter à la source de nos idées, à les définir et à les classer avec méthode. L'ordre dans les sciences, disoit le célèbre Bacon, est la moitié de la science.

Ne nous livrerions-nous plus à ces connoissances physiques dont l'utilité se fait sentir à chaque instant de la vie? eh ! que ne leur doit pas la prospérité de nos armes? Plaines de Fleurus, n'avez-vous pas vu le français s'élever audacieusement dans un aérostat, conduire, du haut des airs, la victoire à son gré,

et arrêter sur une feuille volante la honte et la défaite de nos ennemis ?

Nous permettriez-vous d'ignorer ces procédés qui nous enseignent comment l'homme peut, pour ses besoins, fondre et façonner les métaux, et tirer de notre sol même ces productions qui nous soumettoient à l'industrie étrangère ?

Abandonnerions-nous cette science qui porte dans un grand état le même ordre qui règne dans l'intérieur d'une maison sagement administrée ; cette science qui est à la politique ce qu'est à l agriculture ce jardinier intelligent qui élague d'une main habile les branches parasites, pour que les autres se nourrissent et s'étendent davantage ?

Négligerions-nous ces sciences abstraites qui soumettent à un calcul rigoureux les loix générales que la nature suit dans ces divers phénomènes, ces sciences qui, dans le silence du cabinet, nous font voyager dans toutes les parties du monde, et nous dévoilent les usages et les mœurs des peuples ?

Ne connoîtrions-nous pas cet art utile qui nous apprend à lire dans le grand livre de la nature, et à révérer son auteur dans son sublime ouvrage ?

Cet art qui nous apprend à décrire, à manier avec exactitude les instrumens qui servent à porter la précision dans nos travaux, à perfectionner nos manufactures, et diminuer la main-d'œuvre ?

Cet art que l'enfant cultive sitôt qu'il peut bégayer les doux noms de père et de mère, le meilleur de tous lorsqu'il est l'appanage de l'homme de bien, le plus dangereux, lorsqu'il devient l'arme du méchant, qui sert à exprimer les sentimens d'amitié et de reconnoissance, à rendre cette foule d'idées, qui assiègent continuellement son esprit, qui multiplie les liens de la société ; cet art divin en un mot qui fait passer la consolation dans l'ame affligée, et récompense l'homme sensible, en lui permettant de plaider la cause de l'infortune.

N'aurions-nous pas le tems d'entendre les leçons de l'art du fils d'Eleusis, l'agriculture, qui change la face de la terre, et au lieu de ronces et d'épines, nous la présente couverte de blonds épis et chargée de moissons abondantes ?

Ne pourrions-nous plus nous féliciter de voir re-

naître cette éloquence fière et majestueuse que peuvent seuls inspirer de grands intérêts, cette éloquence qu'on ne trouva jamais que chez les peuples libres, et qui n'est enfanté que par cette vigueur de sentimens, par ces passions généreuses, toujours asservies, toujours étouffées dans les pays où la liberté gémit ainsi que la vertu dans les fers et l'esclavage.

Que le professeur de morale puisse aussi nous offrir le tableau de la vertu souvent malheureuse, mais trouvant toujours une consolation dans le souvenir du bien qu'elle a fait? Ne frustrez pas dans leur impatience les mères de familles, qui attendent les leçons d'un fidèle observateur de la nature et de la société, pour élever leurs enfans d'une manière digne de la république: voudriez-vous vous priver de leur reconnoissance? et nous, ne nous auriez-vous appelé que pour nous faire voir de loin la terre promise?

Certes! tous les savans que vous avez choisis rempliront le plan qui leur a été indiqué, mais pour que les idées se développent avec aisance, il faut leur accorder un grand espace; et la pensée, qui n'a pas le tems de murir, ne produit jamais qu'un avorton éphémère.

Apelles et Phidias, Homère et Virgile, nous eussent-ils laissés ces chefs-d'œuvres qui captivent l'admiration de tous les siècles, si, lorsqu'ils avoient commencé un tableau, un poëme, ou une statue, on leur eût prescrit de finir leur ouvrage en quinze jours?

Que de leur travaux réunis sortent ces livres élémentaires qui doivent porter désormais la clarté dans l'étude. Qu'on ne dise pas qu'on fera continuer les journaux: quelle différence prodigieuse entre les pages froides d'un auteur, et l'auteur développant lui-même ses idées au milieu d'une assemblée. Quelqu'un faisoit l'éloge d'un discours de Démosthène; que seroit-ce donc, s'écria Eschine son rival, si vous l'eussiez entendu lui-même?

Mais quand on n'envisageroit cette institution que sous le rapport du nom français (car la renommée a été de tous tems comptée pour quelque chose), cette considération est assez forte par elle-même pour vous engager à la conserver. Qu'ont dû penser les nations lorsqu'elles ont vu qu'au sein d'une révolution des plus orageuses, vous n'avez pas perdu de vue ce qui

fait la prospérité des états ? lorsqu'elles ont vu que vous vouliez que les âges fussent remplis de votre sagesse, et que vous avez serré les arts autour de vous pour élever des monumens indestructibles? Voilà donc, se sont-elles dit, ce peuple qu'on nous a peint sous des couleurs si hideuses ? que signifient ces inculpations qui lui ont été faites par des enfans ingrats et dénaturés, qui n'ont déserté le sol de leur patrie que parce qu'ils étoient indignes d'y rester ? Où est cette barbarie, ce vandalisme ? Quoi ! dans toutes les parties de la France, les arts et les sciences en honneur ! Le commerce revivifié ! l'agriculture florissante ! les propriétés respectées ! le gage de la monnoie républicaine reposant encore plus solidement sur la volonté de tous, que sur le bien de tous ! le fanatisme et les mauvaises mœurs réprimés ! les fêtes civiques célébrées avec un saint enthousiasme ! et la liberté planant sur cet état avec la paix et le bonheur !

Ne seroit-ce donc là encore une fois qu'une illusion trompeuse? Non, citoyens représentans, il dépend de vous de la réaliser ; mais pour parvenir à ce but glorieux, gardez-vous de tarir la source de l'instruction publique, lorsqu'il est peut-être plus urgent que jamais de la répandre ? ignorez-vous que les prêtres réfractaires parcourent les campagnes : qu'ils détournent les cultivateurs de la confiance aux assignats, et qu'ils empêchent ces hommes crédules et trop souvent égoïstes, de vendre leur grains et leurs denrées ? ignorez vous qu'ils refusent l'absolution à ceux qui ont prêté le serment civique ; porté l'habit de garde nationale et acheté des biens du clergé ? ignorez-vous la funeste réaction qu'il en résulte sur le crédit public ? ignorez-vous que ce sont-là nos ennemis les plus dangereux, et ceux à qui on peut reprocher le sang qui s'est versé depuis cinq ans pour la défense de la liberté ?

Braves défenseurs de la patrie, mânes de nos frères d'armes, qui avez péri sur le champ d'honneur, pour affermir le bonheur de la postérité ; vous tous jeunes guerriers qui avez succombé, honorablement, en servant cette cause sublime ; ombres généreuses, nous vous évoquons ; apparoissez au milieu de nous, montrez-nous vos cicatrices, vos plaies, vos glorieuses blessures, que votre vue ranime notre ardeur, et fasse rentrer dans le néant ces traîtres qui viennent

plaider leur cause au tribunal des consciences, qu'ils modèlent à leur gré, et qui, sous le sceau du mystère, font circuler le venin de la contre-révolution.

Oui, sans doute, il faut de la tolérance, et tout homme vertueux la porte gravée dans son cœur, mais elle doit s'appliquer à l'homme égaré et non à l'homme qui égare. Que diroit-on d'un berger, qui, sous prétexte de tolérance, donneroit de l'opium aux fidèles gardiens de son troupeau, et laisseroit entrer les tigres et les loups dans le bercail? malheur à celui qui réchauffe le serpent, il est tôt ou tard victime de son imprudence.

Eh, grand Dieu! qu'ont fait, depuis le commencement de la révolution, ces hommes sur lesquels nous invoquons votre attention. Nouveaux Protées, n'ont-ils pas employé tour-à-tour toutes les formes pour perdre la république : tantôt cannibales, ils ont déchiré et dévoré; tantôt couverts de la peau de l'agneau, ils ont trompé ou séduit, si, dans cette circonstance, ils tiennent un langage si mielleux, c'est pour faire avaler, sans défiance, le poison que recèle la coupe qu'ils nous présentent; et si nous donnions dans leur piége, tel que le fourbe Sixte-Quint, ils auroient bientôt converti leurs bequilles en sceptre de fer. Que pouvez-vous leur opposer, si ce n'est l'instruction!

Citoyens législateurs, qu'une salutaire méfiance vous porte donc à examiner mûrement toutes les propositions qu'on ne cesse de faire pour renverser le plus solide garant de la liberté. On n'a pas dit : anéantissez l'instruction, le filet étoit trop grossier, mais on a dit : détruisez l'édifice, il est mal construit. On a critiqué, on a persiflé, qu'a-t-on fait de mieux? Vous a-t-on présenté un meilleur plan pour y être substitué? Non. Vous a-t-on encouragé dans vos honorables travaux, en vous retraçant le bien que peut produire cet établissement? Non. Vous a-t-on peint la nécessité d'opposer la lumière aux préjugés, le zèle et la bonne foi à l'astuce et à la perfidie? Non. Tout se réduit donc à des assertions fausses, à un blâme jetté au hasard, à des propos répandus par la malveillance et l'envie, et répétés par l'amour-propre et l'erreur.

On ne veut que nous diviser et nous empêcher de nous serrer invinciblement autour de l'autel de la patrie, et nous ne saurions parer ces coups machiavé-

liques ? quelle gloire pour les français ! quel désespoir pour nos ennemis ? quelle hécatombe agréable à la divinité, que le sacrifice que vingt-quatre millions d'hommes lui feroient de leurs passions, de leurs haines et de leurs vengeances ?

Mais quels sont ces hommes qui luttent contre la propagation des lumières ? où est leur moralité, où est leur vertu, où sont leurs actes de civisme ? Non, citoyens représentans, vous ne croyez pas que celui qui n'a jamais éprouvé aucun de ces élans sublimes qui font jaillir l'homme vers la liberté, qui, resserré dans les glaces de l'égoïsme, n'a jamais rien vu au-dessus de son intérêt particulier, soit propre à transmettre l'enseignement républicain ; vous ne croyez pas qu'il puisse persuader aux autres ce qu'il ne sent pas, ce qu'il n'aime pas, ce que peut-être il a en horreur ; vous ne croyez pas que l'ami des sciences et des arts puisse se plaindre d'une existence honnête ; vous savez que celui qui les chérit et les cultive, connoît le prix de la frugalité, et que la tempérance est un des premiers échelons pour arriver avec plus de succès à ces vérités morales qui nous éclairent et nous consolent dans le cours rapide de la vie.

Mais, répondra-t-on, quel rapport ont ces observations avec l'institution dont on s'occupe. Quel rapport ? celui qu'a l'instruction avec la liberté et les loix ; l'ignorance avec l'anarchie et le despotisme.

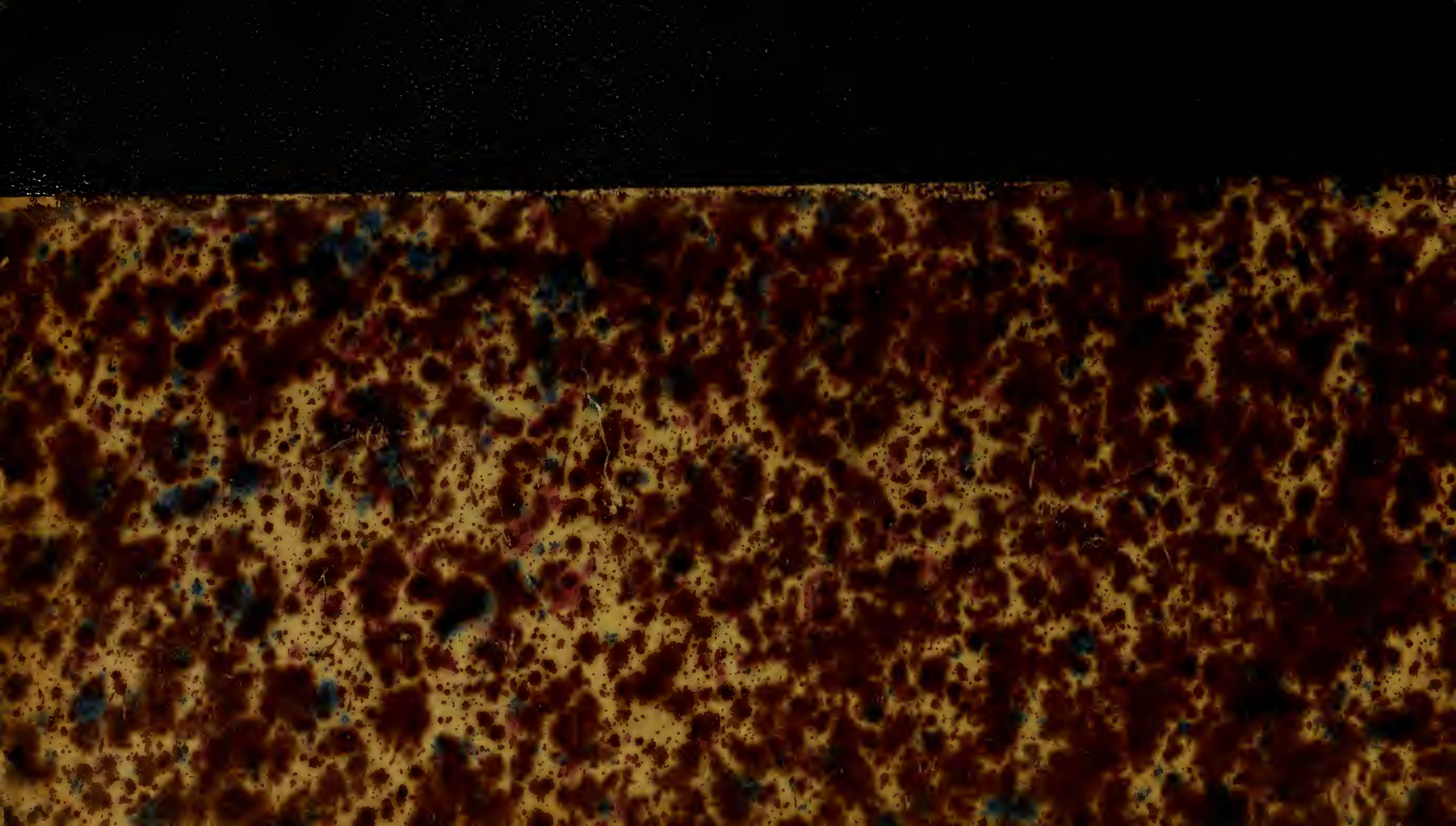
Citoyens représentans, au nom de la république, au nom de tous les amis des mœurs et de la liberté ; au nom de cette ardeur qui fait palpiter, et verser des larmes de joie à tout homme sensible, lorsqu'il trouve l'occasion de faire une bonne action, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré dans la nature, de ces jeunes rejettons qui jouiront du bonheur que vous leur préparés, de ces tendres mères qui donnent des défenseurs à la patrie, de ces jeunes vierges qui viendront un jour jetter des fleurs sur la tombe de tous ceux qui auront rendu des services à leur pays ; nous vous conjurons de ne pas renverser l'instruction, la plus ferme colonne de notre indépendance. Qu'importe quelques mois de plus pour achever un ouvrage qui doit être si utile ? Voyez les journaux de l'école normale déjà traduit dans toutes les langues, parcourir les deux mondes, depuis les extrémités de l'Europe

aux confins de l'amérique septentrionale ; voyez-les, lus avec avidité, vous concilier et l'estime et l'amitié de toutes les nations. Voyez l'anglois pâlir de voir sa politique cruelle découverte, et mugir de douleur d'être vaincu par le concours sublime de la valeur, de l'instruction et de la générosité. Vous regrettez tant de dépenses au moins infructueuses, et l'on voudroit vous faire regretter quelques fonds consacrés à éclairer les hommes, et donner à l'univers le spectacle imposant d'un peuple magnanime, qui sait tout à la fois forcer ses ennemis à lui demander la paix, et donnant à choisir aux peuples, entre l'olive et la foudre, restaurer, au sein des orages et de la guerre la plus sanglante, les sciences et les arts qui languissent depuis si long-tems.

Songez que vous êtes les mandataires d'une grande nation, qui vous a chargé de faire son bonheur ; songez que la postérité vous jugera sur le bien que vous pouviez faire, et que vous n'auriez pas fait, et que plus le poste que vous occupez est élevé, plus il vous impose de devoirs à remplir.

Nous vous demandons d'acquitter l'engagement sacré que vous avec contracté avec la France, en face de l'univers, de consolider la liberté et la république par l'instruction ; nous vous demandons de faire continuer les travaux de l'école normale, et d'accorder le tems nécessaire pour la confection des livres élémentaires.

Suivent les Signatures.

La convention après avoir entendu la lecture de cette adresse, en décrète la mention honorable, l'insertion au bulletin ; et invite les pétitionnaires aux honneurs de la séance.

De l'Imprimerie d'And.-Aug. LOTTIN, au coin des rues d'Enfer et du Chevet-Landry, Numéros 3 et 5, en la Cité.